

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1935

N°

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLOME D'ÉTAT)

523

PAR

Heinrich LOBEL

Né le 13 Novembre 1908 à Focsani (Roumanie)

UN MEDECIN
DE LA
PERIODE REVOLUTIONNAIRE :
H. D. PUTOD (1755-1793)

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ
13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 13

1935

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1935

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

PAR

Heinrich LOBEL

Né le 13 Novembre 1908 à Focsani (Roumanie)

UN MEDECIN

DE LA

PERIODE REVOLUTIONNAIRE :

H. D. PUTOD (1755-1793)

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ

13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 13

1935

I. — PROFESSEURS

VII.

Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	N.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	PIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	LOEPER.
»	CARNOT.
»	CLERC.
»	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNEO.
»	GOSSET.
»	GREGOIRE.
»	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIER.
Clinique urologique	MARION.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
»	COUVELAIRE.
»	JEANNIN.
Clinique gynécologique	PROUST.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Professeurs sans chaire	HOVELACQUE.
»	MULON.
»	OLIVIER.
»	VERNE.
»	MOIGNOT.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	
ARD (Henri)	Pathologie médicale.
ARD (Etienne) . .	Pathologie médicale.
ILIN	Pathologie médicale.
LIARD	Histologie.
HALA	Pathologie médicale.
VALIER	Pathologie médicale.
NON	Physique.
.	Urologie.
LIARD	Parasitologie.
ETINEL	Bactériologie.
GAUDART D'ALLAINES	Patholog. chirurgicale.
YET	Physiologie.
OUOD	Histologie.
GUENAU	Pathologie médicale.
PHEN	Oto-rhino-laryngol.
ARD	Pharmacologie.
GUENIN	Anatomie pathologi.
NNON	Hygiène.
BE (Henri)	Chimie biologique.
OMME	Obstétrique.

MM.	
LANTUEJOUL	Obstétrique.
LAROCHE (Guy) . . .	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathol. expérimentale.
LEVEUF	Patholog. chirurgicale.
Mlle J. LÉVY	Pharmacologie.
LÉVY-VALENSI	Neurol. et Psychiatrie.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Patholog. chirurgicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologi.
PETIT-DUTAILLIS . .	Patholog. chirurgicale.
PIEDELIEVRE	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
RICHET	Physiologie.
SANNIE	Chimie biologique.
SENEQUE	Patholog. chirurgicale.
TROISIER	Pathol. expérimentale.
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Patholog. chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.	
LAVE	Pathologie chirurgic.
QUET	Pharmacologie.
ILLEY-BERT	Physiologie.

MM.	
LEROUX	Anatomie pathologi.
LEVEU-LEMAIRE . . .	Parasitologie.
ZIMMERN	Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

M.	
AMI	Clinique médicale.
JOUANINE	
ERTIN	
LE	
BROL	
RAY	
ZELOT	
OIR	
VIER	
N	
TEUR-VALLERY-	
ADOT	
ARY	

MM.	
BASSET	Clinique chirurgicale.
BROcq	
CADENAT	
HEITZ-BOYER	
MOURE	
QUENU	Clinique Obstétricale.
SCHWARTZ	
VELTER	
ECALLE	
GUENIOT	
LE LORIER	
LÉVY-SOLAL	
METZGER	

V. — CHARGÉS DE COURS

N. M.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Éducation physique
FREY	Stomatologie.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique
WEIL-HALLE	Puériculture.

*Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émi-
dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propre
leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.*

A MA MÈRE

A MON PÈRE

En témoignage de ma profonde affection.

A MON CHER FRÈRE ADOLF

En gage d'amour fraternel.

A MES FRÈRES ET SOEURS

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
française à la Faculté de Médecine de Paris

Médecin de la Pitié

Officier de la Légion d'Honneur

*Qui nous a fait le grand honneur d'accepter
la présidence de cette thèse. Hommage
de sincère reconnaissance.*

A M. LE DOCTEUR ROBERT CORNILLEAU

Préparateur de Cours à la Faculté de Médecine de Paris

*Qui nous a guidé de ses conseils et nous a
permis de mener à bien ce petit travail.
Hommage reconnaissant.*

A MON MAITRE ANDRÉ BLOCH

Médecin des Hôpitaux
Chef de Service d'O. R. L. de l'Hôpital Bretonneau

Hommage respectueux.

A M. LE DOCTEUR LARROQUE

Assistant de Laryngologie de l'Hôpital Bretonneau

A M. LE DOCTEUR LEMOINE

Assistant de Laryngologie de l'Hôpital Bretonneau

A TOUS MES MAITRES

INTRODUCTION

C'est une leçon de M. le Professeur Laignel-Lavastine à la Faculté de Médecine de Paris, qui nous a donné l'idée d'écrire cette thèse. Dans son cours d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie françaises, l'hiver dernier, l'éminent professeur avait, en effet, consacré l'une de ses leçons au rôle des médecins dans les origines intellectuelles de la Révolution française. A l'appui de son exposé, il cita un certain nombre de médecins, notamment Putod, qui exerçait à Fougères, et qui retint notre attention, parce que de révolutionnaire il était passé dans le camp royaliste et devenu chef de Chouans.

Nous avons eu la curiosité de connaître dans leurs détails la physionomie et le rôle de Putod. Nous ne le regrettons pas ; c'est une page vraiment passionnante de petite histoire que nous avons eu la satisfaction de découvrir. Le médecin Putod aurait été digne de figurer dans le roman de Balzac *Les Chouans*, qui a Fougères pour théâtre. Au point de vue médical comme au point de vue historique, Putod était un beau sujet d'étude.

Nous avons trouvé une documentation précieuse dans le livre d'un historien local de Fougères, qui est un véritable érudit, M. Etienne Aubrée : *Le Général de Lescure et les Vendéens à Fougères*.

Les Vendéens avaient emmené avec eux à Fougères la dépouille mortelle du Général de Lescure. Ils chargèrent le médecin Putod d'embaumer le corps de leur chef. C'est ainsi que Putod se rallia à la cause des Vendéens et, de médecin, devint lui-même général.

Nous avons complété notre documentation auprès de M. le Docteur Robert Cornilleau, préparateur de cours à la Faculté et collaborateur de M. le Professeur Laignel-Lavastine. C'est le Docteur Cornilleau qui, après de nombreuses recherches, a retrouvé à la Bibliothèque Nationale le livre de Putod, publié en 1789 sous le pseudonyme d'Alitèphe, ainsi que son Adresse de 1791 à l'Assemblée Nationale. Nous tenons à lui exprimer ici notre reconnaissance pour son aimable et précieux concours.

Nous n'avons pu malheureusement retrouver l'image peinte ou dessinée du médecin Putod. Nous avons seulement essayé, dans ces pages, de retracer son portrait historique et médical.

UN MEDECIN DE LA PERIODE REVOLUTIONNAIRE

H. D. PUTOD (1755-1793)

Fougères est une vieille ville pittoresque, au confluent de la Bretagne, du Maine et de la Normandie. Balzac en a fait une description célèbre dans son roman *Les Chouans*, et le magnifique château-fort du Moyen-Age qui défendait l'entrée de la ville a tenté le crayon de Victor Hugo. Juliette Drouet, l'amie du poète, était d'ailleurs née à Fougères. Ces grandes ombres romantiques se profilent, avec celle de Chateaubriand, dans les rues escarpées de la Cité bretonne.

Sous la Révolution, la région de Fougères fut le théâtre de combats sanglants entre les Chouans et les Bleus. Lorsque l'armée vendéenne, commandée par Henri de la Rochejaquelein, s'en fut mettre le siège devant Granville pour avoir une base de liaison avec la flotte anglaise, elle passa par Fougères. C'est alors que se révéla un personnage curieux, le médecin Putod, qui, après avoir joué un rôle que nous retracerons dans ces pages, finit sur l'échafaud à Rennes.

Putod, comme son nom l'indique, n'était pas

originaire de Bretagne, et c'est après un concours de circonstances fortuites qu'il vint se fixer à Fougères. Il se disait natif de Besançon, mais en réalité il était né à Lons-le-Saunier, le 17 mai 1755, comme en fait foi l'acte ci-dessous, retrouvé et publié par M. Etienne Aubrée ; l'orthographe en est plutôt fantaisiste :

« *Le dix-huit mars mil sept cent cinquante-cinq a été baptisée (sic) Hipolyte Désiré, né le dix-sept desd mois et an fils de Claude Hugues Putôt, thailleur d'habit et de Marie Ursul Bailly Maître mariés, lequel a eu pour parrain le Sr Hypolyte Clerget de Saint-Léger et marraine d'elle Désirée Ebrard illiterée.* »

(Signés)*: « *Ipolyte Clerget Saint Leger*

Vuillermoz pbre ».

Putod avait un frère, Claude-François, et deux sœurs, Marie-Pierrette et Catherine, tous trois plus âgés que lui.

M. Aubrée assure que le père de Putod, simple « thailleur d'habit », était de famille noble, soit de Belgique, soit du Dauphiné. Plus tard, le médecin Putod se fera appeler « *Putod de Thivant, fils de noble maître Claude Hugues Putod* ». Notre homme était vaniteux et bien capable de s'anoblir tout seul, de même qu'il se parera de titres qu'il n'avait pas.

Les ancêtres de Putod étaient de simples cultivateurs de Perrigny, aux environs de Besançon, où le médecin conserva des biens, ainsi qu'il est rappelé dans l'Acte d'accusation du Conseil de guerre de Rennes devant lequel il comparut en 1793.

Bailly-Maître, le nom de sa mère est bien de Franche-Comté, où on le retrouve encore aujourd'hui.

C'est à Besançon que le jeune Hippolyte-Désiré Putod dut faire ses études pour conquérir d'abord le titre de Maître ès Arts. Il se fit inscrire ensuite à la Faculté de Médecine qui existait avant la Révolution et qui était l'héritière de l'ancienne Faculté de l'Université de Dôle, transférée à la fin du xvii^e siècle à Besançon.

Le mss 989 de la Bibliothèque de la Ville de Besançon, qui contient l'indication des droits payés par les étudiants en médecine, porte les deux mentions suivantes :

Le 24 Juin 1775, M. Putod, de Lons-le-Saunier, a consigné pour sa licence en médecine 140 l. 17 s. 6 d.

Le 27 Janvier 1776, M. Puthod, de Lons-le-Saunier, a consigné pour son doctorat en médecine sans diminution. 140 l. 17 s. 6 d.

On ne possède pas sa thèse de doctorat. Les archives de l'Université de Besançon ont été malheureusement dispersées à la Révolution et il n'en reste que des débris conservés aux archives départementales et à la bibliothèque de la Ville (1).

Voilà donc Putod docteur en médecine à moins de vingt-et-un ans. Il commença par exercer la médecine dans sa ville natale, à Lons-le-Saunier.

Nous le savons par un acte qui porte sa signature avec celle des médecins de Lons-le-Saunier, en date du 22 avril 1777. Cet acte fut signé à la suite d'une querelle suscitée par la Confrérie des Médecins de Lons contre un jeune confrère d'une humble famille, Guigétant, intelligent, actif, mais qui avait débuté comme chirurgien. Sous l'ancien régime, les chirurgiens étaient considérés comme les parents pauvres de la médecine. A cause de cela, Guigétant fut en butte au mépris et à l'animosité des médecins. Il résolut de devenir leur égal et se fit recevoir docteur en médecine. Mais, pour jouir des prérogatives et privilèges de « Médecin du Roi au Bailliage », il lui fallait se faire agréer à la Confrérie en question, et celle-ci opposa une vive résistance. Finalement, Guigétant obtint gain de cause et c'est au procès-

(1) Ces renseignements ont été communiqués par M. Gazier, bibliothécaire de la Ville de Besançon.

verbal de son agrégation que figure la signature de Putod, suivie des initiales D. M. (Doctor Medicus).

Cette querelle a été racontée par M. Emile Monot dans un article de la revue *LeVieux Lons* (1918). Elle nous livre la clé d'une des supercheries ultérieures de Putod, lequel se donnera pour « Médecin du Roy ». Il supprimera tout simplement « au Bailliage »...

Eut-il des avatars à Lons-le-Saunier ?... Il quitta cette ville et vint à Paris. Il se ménagea des relations à la Cour de Versailles.

Il devait être beau parleur et intrigant... Sur l'acte de naissance de son fils, il s'intitulera pompeusement « *associé correspondant de la Société royale de Médecine, ancien médecin de la Marine, médecin du Roy, inspecteur pour les épidémies de la province de Bretagne* ».

Ces titres étaient-ils authentiques ? Par certains côtés, Putod apparaît comme un mythomane. Fréquemment, il se vante. En tout cas, nous n'avons pas retrouvé son nom dans les listes des associés correspondants de la Société royale de Médecine.

Avait-il obtenu un brevet de médecin de la Marine ? C'est possible. Quant à son titre de « *médecin du Roy* », on a vu plus haut ce qu'il fallait en penser.

Il était réellement médecin des épidémies. M.

Etienne Aubrée a retrouvé aux Archives d'Ille-et-Vilaine, dans une liasse C 1346, Intendance, des lettres de Putod, datées de 1782 et 1784, relatives à ses fonctions, ainsi que la minute d'une longue lettre de l'Intendant au Ministre, se plaignant vivement des agissements de Putod qui avait intenté un procès à un médecin qu'il accusait de l'avoir calomnié. L'Intendant demandait la révocation de Putod et l'obligation pour lui de quitter le pays. Mais Putod avait des amis à Versailles et l'affaire n'eut pas de suites.

Est-ce au cours d'un voyage pour l'exercice de ses fonctions de médecin inspecteur des épidémies que Putod vint à Fougères ? ou bien était-il passé par cette ville pour se rendre soit à Saint-Malo, soit à Brest, rejoindre quelque poste de médecin de la Marine ?... Il dut alors descendre au grand hôtel Saint-Jacques, qui était le meilleur de Fougères et avait pour propriétaire Pierre Savary, époux de Jeanne Lepage.

Toujours est-il qu'en 1780, le médecin Putod épousait l'une des filles de l'hôtelier, Marie-Anne Savary. Un contrat fut signé le 1^{er} avril 1780, par devant M^e Le Besch, notaire à Fougères, et la bénédiction nuptiale fut donnée aux époux en l'église Saint-Léonard, le 4 avril 1780.

Le 28 avril 1782, Mme Putod, née Savary, met-

tait au monde un garçon qui reçut les noms de Marie-Charles-Xavier. L'acte de baptême est consigné sur les registres de la paroisse Saint-Léonard, et c'est sur cet acte que figurent les titres pompeux, énumérés plus haut.

Le parrain n'était autre que Lassone, le célèbre médecin de Marie-Antoinette et le fondateur de la Société royale de Médecine ; tout fier de cette haute relation, Putod n'omit sur l'acte de baptême aucun des titres de « Messire François-Xavier de Lassone, premier médecin ordinaire de la Reine et de l'Infirmerie royale de Versailles, membre de la Société royale des Sciences de Montpellier, membre de la Société royale de Médecine de Paris, censeur royal et avocat au Parlement de Paris, demeurant à Versailles au grand Commun du Roy. »

La marraine était une fille de Lassone, « Dame Marie-Françoise-Marguerite de Lassone, épouse de M. Randon de la Tour, trésorier général des maisons du roy et de la reyne ».

A vrai dire, Lassone et sa fille ne vinrent pas à Fougères. Ils se firent tout bonnement représenter au baptême par les époux Cavé, parents de la famille Savary.

Le petit Marie-Charles-Xavier ne vécut que trois ans. Le registre de la paroisse Saint-Sulpice de Fou-

gères mentionne son décès en date du 28 juin 1785, et Putod n'eut pas d'autre enfant.

Comme il sied à un personnage de marque, le médecin Putod avait un logis honorable au second étage de l'hôtel Le Harivel, n° 86, rue Pinterie. La maison existe toujours. C'est un bel hôtel de granit, d'aspect sévère et noble, de la fin du XVIII^e siècle, précédé d'une grande cour pavée et fermée par de magnifiques grilles en fer forgé.

Vaniteux et remuant, il fallait que Putod fit parler de lui. Lorsque le Marquis de la Rouërie, l'instigateur de la Conjurat[i]on bretonne, dont Lenôtre a raconté l'histoire, se rendit à Paris pour exposer à Louis XVI et à ses ministres les revendications des États de Bretagne, le roi fit enfermer le marquis revendicateur à la Bastille... Cette solution sommaire causa un vif émoi en Bretagne, et surtout à Fougères, pays de la Rouërie. Deux délégations furent expédiées à Versailles pour réclamer sa mise en liberté. Le médecin Putod dut faire partie d'une de ces délégations qui finalement obtinrent gain de cause.

En 1789, quelques semaines avant la réunion des États-Généraux, se produisit le grand mouvement des plaintes et doléances qui aboutit à la rédaction des « Cahiers » renfermant la liste des injusti-

cès et des abus auxquels le Tiers demandait qu'on mît fin.

A Fougères, c'est au mois d'avril que les Corporations se réunirent pour désigner les délégués chargés de rédiger les Cahiers des Doléances. Sur le registre, on relève le nom de Putod, médecin.

Voilà qui confirme l'opinion émise par M. le Professeur Laignel-Lavastine sur la part des médecins dans le mouvement qui précéda et prépara la Révolution française. Tout naturellement, de par leur formation intellectuelle et scientifique d'une part, et d'autre part leur contact avec les populations auxquelles ils donnaient leurs soins, les médecins étaient amenés à se faire les interprètes des sentiments publics. Ils étaient essentiellement représentatifs de cette bourgeoisie instruite et libérale qui souffrait de n'avoir pas le rang qu'elle méritait, d'autant plus que bien souvent, intellectuellement du moins, la noblesse ne la valait pas.

Avant de se traduire dans les faits, la Révolution s'est développée dans les esprits. Elle a été notamment « pensée » par de nombreux médecins. Putod en fut un.

La preuve en est que non seulement il fut l'un des rédacteurs du Cahier des Plaintes et Doléances de Fougères pour les Etats-Généraux, mais aupara-

vant il avait écrit tout un livre qui va nous révéler sa psychologie en même temps que ses idées de réformateur.

Parmi les fiches de la bibliothèque municipale de Fougères, figure celle-ci : *Le Vrai Patriote*, par M. Alitèphe, citoyen français, et entre parenthèses (M. Putod, médecin à Fougères, puis capitaine des Gardes de Louis XVI, guillotiné à Rennes vers la fin de 1793).

Le livre a disparu de la bibliothèque de Fougères, mais il en existe un exemplaire à la Bibliothèque Nationale (acte LB 39 1749). C'est un volume in-8° de 310 pages en texte serré, recouvert d'une belle reliure en maroquin rouge plein aux armes du roi. Un autographe manuscrit de Putod y est joint. C'est une lettre adressée « à Monsieur Prony, aux Invalides ». En voici le texte :

« Je prie Monsieur Prony de vouloir bien recevoir l'exemplaire de l'ouvrage dont je lui ai parlé, d'avoir pour la lecture de ce livre l'indulgence qu'il exige.

« Vendredi prochain, j'aurai l'honneur de profiter de l'offre gracieuse qu'il m'a faite et je saisirai cette occasion pour présenter mes hommages respectueux à Madame Prony. »

« Putod. »

Le titre exact du livre est le suivant^o:

LE
VRAI PATRIOTE

DISSERTATION
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

PAR M. ALITÈPHE, CITOYEN FRANÇAIS

1789

En exergue, cette citation d'Horace : « *In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte* », et l'indication du prix, 4 livres.

Il n'y a pas de nom de libraire, ni d'imprimeur.

Le Vrai Patriote est dédié « à mon auguste et célèbre Patrie et en particulier aux respectables membres des Etats-Généraux, présentement assemblés ».

Cette dédicace, solennelle et grandiloquente, indique déjà le caractère de l'auteur, mélange de vanité ostentatoire et de sottise, ce qui ne veut pas dire que Putod était inintelligent. Il avait des idées, de l'imagination, combinées parfois avec des faits

bien observés. Mais tout cela manquait d'ordre et de clarté. Ce n'était pas une tête des mieux équilibrées. Il y avait en Putod de l'hypomaniaque et du paranoïaque ; tout au moins, c'était un excité, vraisemblablement un cyclothymique, et il avait de sa personnalité un sentiment dont l'exagération est évidente.

Dans l'avant-propos de son livre, il se déclare « heureux si, à force de réflexion et de bonne volonté, il était parvenu à donner un ordre clair et net à ses pensées ». Hélas ! il a beau invoquer la céleste raison et ses modes éternels, les vertus », il se laisse aller à sa grandiloquence fumeuse dont les passages suivants donneront une idée :

« Comme, tout ainsi que la forme, tant interne qu'externe de notre corps, sa vie et sa santé sont les résultats, d'abord de l'assemblage primitif et nécessaire de nos organes, puis du concours de leur union respective et de l'influence mutuelle et réciproque de leurs fonctions propres et combinées ; de même, toutes les parties d'un sujet moral étant identiques et pouvant être comprises dans une seule narration, nous avons soigneusement évité tout ce qui, comme la fréquence des divisions et des chapitres, pouvait en détruire l'harmonie, affaiblir l'énergie de notre dessein et énerver les pensées et les

vérités qui sont le produit de la parfaite conformité des traits principaux qui les y caractérisent, dont la puissance ne peut faire une impression avantageuse et durable... »

On serait tenté de pousser un soupir de soulagement, mais ce n'est pas fini ! Il espère notamment que :

« tout homme, vraiment sensible, vraiment citoyen, philosophe et politique, tout homme enfin qui (etc.) pourra trouver dans cet écrit quelques connaissances intéressantes, quelques idées neuves et peut-être profondes, et quelques vérités utiles, tant aux circonstances actuelles où se trouve mon illustre Patrie, qu'à la plus grande félicité de l'homme en particulier, et en général des différentes nations policées de l'Univers. »

La Dissertation ne comprend pas moins de 250 pages avec des notes abondantes en petits caractères.

Putod y expose des idées qui sont en somme celles des encyclopédistes. Il est déiste et il fait confiance à la Raison. D'ailleurs, pour lui, Dieu et la raison, c'est tout un. Il est « monarchiste modéré », c'est-à-dire constitutionnel, mais il réclame de profondes réformes. Bref, Putod peut être rangé parmi les révolutionnaires à la manière de 1789, mais non pas de 1793.

Dans maints passages, on retrouve et on reconnaît le médecin. Par exemple, il se base sur l'égalité physique pour revendiquer l'égalité politique. Il écrit :

« Tous les hommes naissant également sujets aux mêmes infirmités, la seule différence réelle qui puisse être en eux est dans le plus ou moins de manifestation et d'excellence de leur raison et de ses modes, les vertus.

Le fils du plus grand Monarque coûte autant à sa tendre mère que l'enfant du plus humble cultivateur. »

Il a des mots presque tendres pour parler « de l'état incertain et chancelant du premier âge de la vie... » Sans doute songe-t-il à son propre petit enfant, mort à l'âge de trois ans.

Son expérience médicale lui inspirait encore le passage suivant :

« Que d'enfants meurent victimes de l'appareil, du fracas et du tumulte de l'opulence et de la grandeur de leurs pères !

« J'ai connu de très petites bourgeoises, dont la tête mal organisée l'était à ce point de laisser périr de faim leurs petits nourrissons pendant le temps qu'elles mettaient à déterminer si elles les nourriraient, comme le commun vulgaire, disaient-elles.»

Putod, à plusieurs reprises, s'est prévalu du titre de « Médecin du Roi », notamment dans l'acte de baptême de son fils. Connaissant son caractère de mythomane, nous aurions eu déjà un doute sur l'authenticité de ce titre, mais ce doute est une certitude, la certitude que Putod a usurpé un titre qu'il n'avait pas, si nous nous rappelons que, lorsqu'il exerçait à Lons-le-Saunier, il avait seulement le privilège local de « Médecin du Roi au Bailliage ». Parti de Lons, il supprima « au Bailliage » ! La certitude de la supercherie est confirmée quand nous lisons sous sa plume dans *Le Vrai Patriote* :

« Quels sont les avantages des rois sur les peuples et des grands sur les petits ?

Ils sont « en proie à presque toutes les maladies, et indépendamment des dangers qui en sont la suite, ils courent encore celui-là de plus : c'est que, quoiqu'en croie le vulgaire, il s'en faut bien qu'ils aient toujours les meilleurs médecins, et qu'à supposer qu'ils eussent ce bonheur, un zèle officieux et ridicule, enfin la malice et la calomnie, qui s'exercent à l'envi pour le Prince et contre les Médecins, finissent par desservir le malade et par rendre impuissants les efforts de l'art. Témoin l'immortel Marc Aurèle qui, à la veille de mourir, tint à ses amis ces paroles mémorables : hélas ! je me meurs à force de médecins ! »

Au demeurant, ce n'était pas très aimable pour l'illustre Lassone qui avait été le parrain de son fils. Mais peut-être la vanité déçue de Putod en avait-elle voulu au médecin de Marie-Antoinette de ne s'être pas dérangé pour venir au baptême...

Le Vrai Patriote contient ensuite 60 pages de

PRINCIPES GÉNÉRAUX
DE LÉGISLATION ET D'ADMINISTRATION
OU MOYENS DE REMÉDIER AUX ABUS
ET AUX MALHEURS QUI EN SONT LA SUITE

C'est ici que le réformateur va se donner libre cours et nous indiquer ses remèdes. Ils sont également conformes à ce que la plupart des écrivains d'avant la Révolution préconisaient alors.

A propos du mariage, il demandait, au cas où la femme n'aurait pas d'enfant, le retour à la loi romaine qui « favorise la permutation, et d'un consentement unanime, de sa femme avec son ami ». Il espère ainsi, au lieu de « deux ménages froids et languissants, en former au contraire deux délicieux, pleins de charme et de prospérité... »

Il s'élevait contre la vénalité des places et, s'il admettait que « toutes les grandes dignités pure-

ment honorifiques » fussent « l'apanage des descendants de sang royal », il réclamait : « mais toutes les places militaires et autres, il importe, pour la prospérité future de l'Etat, que le concours seul en décide. »

L'un des passages les plus curieux est celui relatif à « la nature des peines et des supplices ». Putod s'y révèle un émule de son confrère Guillotin. Lui aussi s'indignait contre la torture et les supplices. Il demandait « la peine des galères pour les grands attentats » et « pour les crimes, un genre de mort tel que de fusiller, de précipiter les coupables dans un fleuve »... Guillotin sera plus imagitatif et plus précis, et Putod fera connaissance avec sa sinistre machine.

Le médecin inspecteur des épidémies n'a garde d'oublier, dans un autre paragraphe, les maladies populaires et épidémiques. Mais il se borne à des généralités et, somme toute, des banalités, de même que pour les Hôpitaux. Il est vrai que les choses qui aujourd'hui nous paraissent banales passaient à cette époque pour terriblement hardies et révolutionnaires.

Le Vrai Patriote se termine par des principes d'Administration et par un « Extrait concis, mais complet, d'un ouvrage sur la situation actuelle de l'état des Finances en France et en Angleterre ».

En somme, c'était le livre d'un médecin curieux des problèmes de son temps et qui s'efforçait de les résoudre dans un esprit réformateur, mais nullement subversif, ni extravagant. Si Putod avait écrit dans une langue plus simple, au lieu de s'exprimer dans ce style ampoulé, prétentieux, chargé d'incidentes, *Le Vrai Patriote* eût peut-être connu un peu plus de succès. L'auteur s'inspirait des idées de Voltaire. Il aurait pu prendre modèle sur sa langue. Mais il y a un abîme entre la limpidité voltairienne et le galimatias de Putod.

Le Vrai Patriote n'en reste pas moins un document intéressant relatif au comportement intellectuel de Putod et aux appréciations d'un médecin de la période révolutionnaire sur l'état de la France en 1789.



Putod ne s'est pas contenté d'écrire. Il a joué un rôle actif. En 1789, Lemer cier de Montigny, député-maire de Fougères, est brusquement contraint de donner sa démission. A sa place, on nomme Lemoine de la Giraudais. Une adresse de nombreux Fougerais approuve cette nomination. Parmi les signatures, on trouve celle de Putod.

On la retrouve sur une pétition de six Fougèrais qui demandent la création d'une milice nationale.

Il est l'un des huit citoyens de Fougères qui sont chargés de « convoquer les communes dans toutes les circonstances qui s'imposeront ».

Il se rend à Rennes, à la suite de troubles qui ont agité la ville, pour exiger le maintien des troupes à Fougères.

Enfin, il fait partie de la délégation composée de dix patriotes, qui va représenter Fougères à la Fête de la Fédération du 14 juillet 1790.

Le charme de Paris ressaisit-il Putod ? Toujours est-il qu'il ne se montra pas pressé de rentrer à Fougères. Un historien local, M. Lemas, qui fut sous-préfet de Fougères de 1889 à 1897, a publié en 1892 une abondante chronique de Fougères dans laquelle il parle incidemment de Putod.

« Lors de la formation des Gardes du Roi, écrit M. Lemas, il (Putod) sollicita et obtint une place de capitaine. Il y resta jusqu'au licenciement de cette compagnie et revint à Fougères, laissant la réputation d'un duelliste. Il reprit son métier de médecin et sut, avec habileté, dissimuler ses opinions royalistes qu'il n'afficha publiquement que lorsque les Vendéens furent maîtres de Fougères. »

M. Lemas avait puisé sa documentation dans les *Mémoires* de la Marquise de la Rochejaquelein, veuve en premières noces du Général de Lescure, dont nous aurons à parler précisément à cause de Putod.

« M. Putod s'en fut aussi (avec les Vendéens). C'était un médecin de Fougères qui nous y avait rejoints ; il avait été officier de la Garde constitutionnelle du Roi et s'était rendu célèbre à Paris par la quantité de Jacobins qu'il avait tués en duel en 1793... »

Voilà le passage des *Mémoires* de la Marquise de la Rochejaquelein qui a induit en erreur et M. Lemas et M. Etienne Aubrée, lesquels montrent dans Putod un capitaine des Gardes du Roi et un dueliste fameux !

Ce passage est intéressant, car il établit encore la part de la mythomanie dans le cas de Putod. La vérité est que Putod n'a pas plus été capitaine des Gardes du Roi qu'il n'a été médecin du Roi, et qu'il n'a pas plus tué de Jacobins à Paris en 1793 qu'il n'a tué de Bleus en Bretagne lorsqu'il se fut joint aux Vendéens. D'abord, il n'était pas à Paris en 1793.

L'Almanach du District de Fougères de 1792 indique Putod parmi les quatre médecins de la ville, et le 2 novembre 1792, par devant M^e Mabilles, no-

taire à Fougères, les époux Putod-Savary signaient un acte de donation mutuelle.

Outre ces faits, nous tenons la vérité de la plume même de Putod. Avec cette manie qu'il avait de se mettre en scène et en avant, le médecin de Fougères fut, durant son séjour à Paris, l'objet d'un incident qu'il a éprouvé le besoin de raconter, vraisemblablement en l'amplifiant, dans une Adresse à l'Assemblée Nationale. Avec ses tendances à la mégalomanie, il se prenait pour un héros digne de retenir l'attention des députés, pour une chose, somme toute, assez futile.

On conserve à la Bibliothèque Nationale (cote LB 39 1070) un exemplaire de cette Adresse. C'est une pièce de 15 pages in-8° dont voici le titre exact :

ADRESSE

DE M. PUTOD

Médecin du Roi, et Inspecteur des Epidémies
de Bretagne, etc., Capitaine des Gardes
Nationales de Fougères,

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Et dont il a été fait une mention honorable
par M. le Président

A Paris,
Chez Senneville, libraire du Palais-Royal
N° 214

1791

Voilà donc l'explication. Putod était capitaine des Gardes... Nationales de Fougères ! Du moins, il se donnait pour tel à Paris, car on ne sait jamais avec ce vaniteux si la mythomanie ne l'a pas poussé à s'affubler d'un titre qu'il n'avait pas. De retour à Fougères, il se fera passer pour un ancien Capitaine des Gardes du Roi. L'incident relaté dans l'« Adresse » nous donne l'explication de cette mystification.

Putod écrit au Président de l'Assemblée, dans ce style grandiloquent qui le caractérise :

« M. le Président,

« C'est d'un Fédéré Breton : lisez, je vous en prie, et veillez, ainsi que l'auguste Assemblée des Représentants de la France, dont vous êtes en ce moment l'organe et l'interprète, si, au milieu de vos travaux les plus intéressants et les plus délicats, un simple citoyen vient vous distraire.

« Hier... 29 juin, vers les 4 heures du soir, j'étais sous la tente du Café de Foy. Près de moi, une personne dit très hautement (j'en frémis d'horreur, et je supplie l'Assemblée de m'excuser si je répète de tels blasphèmes) : *Le Roi*, disait le détrac-

teur condamnable, *est un j.f., un drôle, qui n'est plus rien, et qui ne doit plus rien être.*

« ...Ce n'est pas à moi à prononcer sur un tel attentat.

« Si le Roi n'est plus rien, pourquoi l'outrager de cette façon ?

« S'il n'est plus Roi, pourquoi lui refuser les égards que la loi nous enjoint d'avoir pour le plus obscur des citoyens ?

« Profondément ému », « affligé jusqu'aux larmes », je crus pouvoir défendre un monarque outragé, que l'Assemblée Nationale a elle-même ordonné de respecter et de traiter en Roi.

« J'observai qu'il n'y avait qu'un homme sans éducation et l'ennemi de la Constitution... que j'avais l'honneur d'être Français Breton.

« J'avais quitté la compagnie du délateur insensé de notre monarque et je faisais un tour de promenade dans la grande allée, lorsque je me suis vu entouré par plus de 2.000 personnes qui me serrèrent dans un cercle étroit... »

Putod veut se rendre intéressant et ses dires sont visiblement exagérés. Le chiffre de 2.000 personnes, le « serrant dans un cercle étroit », n'est sans doute pas plus vrai que sa qualité de Breton

qu'il fait sonner bien haut. On a vu qu'il était né en Franche-Comté, qu'il y avait fait toutes ses études, classiques et médicales, et qu'il avait même exercé la médecine à Lons-le-Saunier.

La suite va faire voir le caractère fanfaron de Putod. En effet, il montra sa poitrine et dit qu'il était « prêt à mourir en Romain et en Français » !

C'est alors, ajoute-t-il, qu'on le prit pour un Garde du Roi à cause de son uniforme.

Et pompeusement il écrit :

« J'offris ma tête et, en cas de refus, mon sein : c'est là que réside ce qui vous étonne : *je suis Breton et je saurai mourir sans effroi...* »

La foule — si foule il y avait — n'en demandait pas tant, Putod lui-même l'avoue :

« On m'assura qu'on n'en voulait pas à mes jours, mais on me reprochait de prendre les intérêts du Roi. »

Devant les menaces toutefois, Putod réclama le secours de la force armée. Elle vint, mais ce fut pour arrêter Putod, qui causait tant de bruit. On le conduisit au poste et, là encore, on le prit pour un Garde du Roi. A cause de quoi, on lui infligea, dit-il, un « traitement rigoureux ».

« Je priai, raconte Putod, de me traduire au tribunal du district... M'y voilà et donné en spectacle à un peuple qui jouissait d'une erreur.

« J'eus la douceur de m'entendre crier : à la lanterne ! par un de ces êtres à qui une sage loi devrait en faire oublier le nom et l'idée... »

Pauvre Putod ! L'ironiste qu'il veut être, la cruauté du sort qu'il souhaite à autrui se retournera plus tard contre lui. Pour l'heure, il est tout fier, au fond, qu'on s'obstine à le prendre pour un Garde du Roi.

Il se rendit au Comité. On lui criait :

« *Si je pouvais te faire pendre, sacré b. de Garde du Roi !*

« Un sourire fut ma réponse.

« Voyez donc ce b., ajoute-t-il, le gueux n'a pas peur. Que faut-il donc faire pour y réussir ?

« Il était 4 heures. On n'avait pas entendu tous les témoins. Mes généraux et braves frères d'armes de Bretons, instruits de mon arrestation, arrivent au Comité... »

Malgré ses sourires stoïques, Putod n'en était pas autrement fâché. Les Fédérés de Fougères durent dissiper la méprise, attester que ce n'était pas un Garde du Roi, et ils répondirent de Putod. Mais la loi exigeait le domicile pour le cautionnement de

la liberté. Putod indiqua comme caution M. Poissonnier l'aîné, « médecin célèbre et savant dans plus d'un genre ». Là-dessus, on le relâcha.

Après avoir démesurément grossi une affaire qui probablement se réduisait à peu de chose, Putod termine en déclarant solennellement qu'il ne désire plus qu'une satisfaction :

« Ensevelir dans l'oubli les suites d'une scène sur laquelle, pour l'harmonie publique, le plaignant vent bien jeter un voile si épais qu'il n'y voie déjà plus que des frères et des amis, au civisme desquels il brûle d'associer son courage et de défendre avec eux la Loi, la Nation et le Roi ».

En post-scriptum, Putod n'a garde d'oublier de faire une honnête réclame à son livre *Le Vrai Patriote* et il ajoute cette note :

« L'auteur de cette lettre l'est aussi d'un ouvrage patriotique sur la Constitution. Cet ouvrage, dans lequel on annonce l'état actuel de la France, si l'on s'écarte des principes posés par l'auteur, a été imprimé trois mois avant l'Assemblée Nationale, et pour se convaincre de la bonté des vues et des maximes dont il est rempli, on n'a qu'à lire les pages 292 et suivantes. Cet Ecrit se vend chez M. Lalain le jeune, rue Saint-Jacques, et au Palais-Royal chez M. Deseine. »



Quelle raison déterminâ Putod à faire imprimer cette Adresse à l'Assemblée Nationale ? Avait-il le simple désir de faire parler de lui, par prurit de vanité ? Cherchait-il à détourner les soupçons en donnant le change sur un incident, en réalité plus désagréable, qui aurait pu lui nuire ? Ou bien désirait-il, par l'étalage de sentiments de fidélité au Roi, se concilier les bonnes grâces de milieux favorables à la Cour ? On en est réduit aux conjectures.

Deux choses sont certaines : après l'affaire du Palais-Royal, qui est du 29 juin 1791, il reprit le chemin de Fougères, puisqu'il figure sur l'Almanach du District pour 1792 ; d'autre part, la méprise des Parisiens, qui croyaient avoir affaire à un Garde du Roi, lui donna l'idée, une fois de retour à Fougères, de raconter à ses concitoyens qu'il avait fait partie, durant son séjour à Paris, de la Garde constitutionnelle de Louis XVI. Quant aux duels avec les Jacobins, qu'il aurait occis de son épée, ce sont des racontars du même ordre. Le mythomane chez Putod n'en était pas à une affabulation près. Mais, à force d'aplomb et de vantardise, le personnage finissait par faire illusion.

« Lors de son retour au pays, écrit M. Etienne Aubrée, Putod reprit son métier de médecin. » Il vivait à l'aise, car, ainsi qu'il l'a déclaré devant le Conseil de guerre de Rennes, sa femme avait un commerce qu'avec sa manie d'exagérer, il qualifie de « considérable ». Effectivement, Mme Putod tenait un commerce important de toiles et, sur l'almanach de 1792 qui mentionne Putod parmi les quatre médecins de Fougères, Mme Putod figure en tête des douze « principaux commerçants » de la ville. Son magasin de toiles était dans un grand bâtiment servant de corps de garde, aujourd'hui détruit, situé dans la première enceinte du château de Fougères.

Durant les années 1792 et les premiers mois de 1793, Putod ne fait plus parler de lui. La Convention est maîtresse et c'est la Terreur dans l'Ouest, où règne la guerre civile. La prudence incite notre héros à la réserve, et puis nous avons vu que, s'il était révolutionnaire à la manière de 1789, c'est-à-dire plus exactement réformateur et novateur, il restait un partisan de la monarchie constitutionnelle. Les excès de la Terreur durent renforcer ses opinions monarchistes, affirmées avec tant de fougue dans son Adresse de 1791, et il n'est pas surprenant qu'à l'arrivée de l'armée vendéenne à Fougères le 3 novembre 1793, Putod se soit rangé du

côté des Vendéens. Les républicains paraissaient vaincus. L'armée catholique et royale gardait encore, à ce moment, une belle allure, avec ses chefs jeunes et séduisants, sa cavalerie nombreuse, ses paysans ardents, et la foi en la victoire qui les animait tous. Granville était l'objectif que cherchait à atteindre Henri de la Rochejaquelein, et Granville n'était qu'à plusieurs étapes de Fougères. Les Vendéens se montraient assurés d'emporter la place et de se rendre les maîtres du petit port, ce qui leur permettrait d'opérer leur jonction avec les émigrés et les princes, d'avoir une base de liaison et de ravitaillement en toutes sortes. Granville, c'était la clé de l'Ouest et la possibilité d'opérations de large envergure contre la République. La Convention sentit le péril et elle envoya l'ordre à son représentant Le Carpentier de repousser coûte que coûte l'assaut des Vendéens.

Putod entra sans peine dans les desseins des chefs royalistes et partagea leur confiance. L'armée vendéenne victorieuse, il se voyait promu à de hautes destinées, et c'était un mégalomane. Un fait, d'ordre médical, vint renforcer ses illusions et lui donner l'occasion de se remettre en vedette, pour son plus grand malheur finalement.

C'est le 3 novembre que les Vendéens étaient entrés de force dans Fougères, après avoir repoussé

les troupes républicaines. Le lendemain, un funèbre convoi, escorté par l'arrière garde, s'arrêtait rue Pinterie, devant l'hôtel Le Harivel où habitait Putod. C'était la dépouille du Général de Lescure, mort, quelques lieues avant d'arriver à Fougères, des suites de la blessure au crâne qu'il avait reçue le 15 octobre dans un combat près de Cholet. Le grand chef vendéen était très aimé de ses soldats qui l'appelaient « le Saint du Poitou », à cause de sa piété et de sa bonté.

Les Vendéens voulurent emmener Lescure, même mort, avec eux. Ils craignaient que son cadavre ne fût profané par les Bleus, et puis, Lescure, c'était pour eux un symbole et comme un signe de protection. Ils voulurent donc faire embaumer son corps et c'est pourquoi ils s'adressèrent à Putod.

Le médecin fit bon accueil aux Vendéens. Il logea chez lui la jeune veuve du Général de Lescure, née Donissan, qui était enceinte de trois mois. Mais lui fut-il possible de procéder à l'embaumement ?

D'après un livre de Philibert Guibert, paru en 1633, *Le Médecin charitable enseignant la manière d'embaumer les corps morts*, on pratiquait alors l'embaumement de la manière suivante :

Une incision profonde « allait du bas du menton au sternum et au ventre jusqu'à la cavité ».

« Le crâne, recommandait Guibert, sera scié tout à l'entour proprement, comme l'on fait à l'anatomie, ayant premièrement incisé le cuir et râclé fort le péricrâne, au droit de l'incision, et l'ayant ouvert, on considérera le cerveau.

« La tête, la poitrine et le ventre, ainsi ouverts, doivent être privés de leurs cervelle, poudrons, estomac, viscères, intestins. »

Guibert indiquait enfin les divers baumes et le « vinaigre composé » qu'il fallait verser dans les cavités du cadavre.

Putod suivit les prescriptions du livre de Guibert. Il ouvrit le corps du Général de Lescure et en retira les viscères. Les *Mémoires* de la Marquise de la Rochejaquelein (veuve de Lescure) donnent cette précision : « Les entrailles furent enterrées à Fougères... C'est lui (l'abbé Jagault) qui fit la sépulture à Fougères. » Un service religieux fut même célébré dans l'église Saint Sulpice de Fougères, et M. Etienne Aubrée écrit que l'enterrement dut être fait dans l'ancien cimetière Saint-Sulpice, situé autour de l'église et dont il subsiste seulement un vieux calvaire.

M. Etienne Dupont, historien de la région malouine et bas-normande, qui a reconstitué la vraie figure du Chevalier des Touches, dont Barbey d'Au-

revilly avait composé un magnifique roman, rechercha les traces du corps de Lescure, dont on ignore le lieu d'inhumation. Dans un manuscrit inachevé par suite de la mort de l'auteur, et qui devait former un recueil d'épisodes historiques de la Révolution sous ce titre : *Mesdames Fleurdelys*, M. Etienne Dupont a écrit ceci :

« Mme de Lescure exigea qu'en embaumât le corps (de son mari) ; ce soin est confié à M. Putod, médecin, homme tout dévoué aux royalistes ; mais les aromates et les produits chimiques lui manquent ; il enlève seulement les intestins et quelques organes internes plus sujets à une décomposition rapide ; ces restes sont pieusement déposés au cimetière de Fougères ; le corps, entouré d'un épais linceul, est enveloppé de peaux de moutons... »

On ne sait pas ce qu'est devenu le cadavre du Général de Lescure. Selon les uns, il aurait été emporté dans un camion à la suite de l'armée vendéenne et enterré aux environs d'Avranches. Selon d'autres, il serait resté à Fougères. C'est l'avis de M. Etienne Aubrée qui, pour confirmer son opinion, a fait appel à la radiesthésie. Plusieurs « sourciers » consultés, notamment le célèbre abbé Mermet, assurent que le corps du Général de Lescure aurait été déposé dans un souterrain de l'Hôtel Le Harivel, l'ancienne demeure du médecin Putod.

Quoi qu'il en soit, le passage des Vendéens à Fougères devait être fatal au médecin, dont la mégalomanie allait être flattée. Le Marquis de Donissan, père de la jeune veuve de Lescure, à qui Putod avait offert l'hospitalité, était le président du Conseil de guerre de l'armée vendéenne et le gouverneur général des pays occupés par les royalistes. Putod assurera, devant les juges militaires de Rennes, qu'il l'avait connu « à la Cour de France ». C'est possible. En tout cas, Putod, ayant embrassé la cause vendéenne, dut faire valoir ses titres, sonner haut les services rendus, rappeler l'incident du Palais-Royal, évoquer les Jacobins tués en duel (?), et Donissan, ébloui par tant d'exploits, le nomma « *général en chef de l'Armée catholique et royale de Fougères* ». A coup sûr, notre homme ne se tenait plus de joie...

Tout fier de ce nouveau titre, « le général Putod » se mit en devoir de lever des recrues et de réquisitionner des vivres, marchandises, objets divers, pour l'armée dont il avait le commandement.

Citons encore ce passage des *Mémoires* de la Marquise de Rochejaquelein : « On lui (à Putod) avait donné le commandement des environs de Fougères, marchant avec nous ; on le regardait comme une bonne acquisition ; il se battit bien à Granville

et à Pontorson ; il était armé jusqu'aux dents, chargé de pistolets, et parlait beaucoup de sa valeur ; c'est que les duellistes et les fanfarons sont presque toujours de faux braves. Il fut, dans la suite, pris et guillotiné à Rennes... ».

Ce portrait de Putod est à retenir. Il complète et il éclaire de son vrai jour la physionomie de ce « fanfaron ». S'est-il vraiment battu à Granville et à Pontorson ? Nous en doutons.

En effet, il ne quitta Fougères que le 13 novembre. Ce jour-là, l'avant-garde vendéenne était déjà aux prises avec les troupes républicaines sur la route d'Avranches à Granville.

Or, dès le 20, Putod était à Dol où il avait précédé l'armée vendéenne qui battait en retraite. Et c'est le lendemain qu'il fut arrêté, non pas même à Dol, mais plus loin, près de Combourg.

Avant de quitter Fougères, Putod s'était encore livré à des excentricités qui sont bien dans sa manière. Il monta en chaire dans l'église Saint-Léonard et harangua les Fougérais, les exhortant à prendre les armes pour suivre l'Armée catholique et royale. Au dire de certains témoins, il aurait même proféré des menaces si Fougères n'embrassait pas la cause du Roi. Le fait n'est pas prouvé.

Le départ de Putod est précisé par cette lettre,

en date du 13 novembre, des officiers municipaux de Louvigué-du-Désert à leurs collègues de Saint-Hilaire-du-Harcouët, lettre retrouvée par M. Etienne Aubrée aux Archives de la Manche :

« Nous vous annonçons que c'est Putot, cy-devant médecin de Fougères, qui a été laissé dans cette ville par les brigands pour y commander la force armée. Ils avaient laissé Le Mercier de Maurière pour la partie civile. Le brigand *Putot est parti ce matin de Fougères* avec trois pièces de canon et ce qu'il a pu rassembler de nouveaux insurgés prétendant aller au secours des rebelles. »

Une lettre des mêmes officiers républicains fournit une indication intéressante sur l'état sanitaire de l'armée vendéenne. « ...Indépendamment du fer des sans-culottes, un flux dissentérique, pareil à celui qui tua les Prussiens, poursuit en même temps cette horde fanatique. Depuis leur arrivée à Fougères, il en est mort environ 30 par jour, et leurs blessés étaient en si grand nombre que, lors de leur retraite de samedi dernier, ils en chargèrent 40 charrettes ».

On sait, par d'autres relations de témoins oculaires, que l'armée vendéenne était littéralement rongée de dysenterie. Mal ravitaillés, les soldats avaient

à peine le temps de faire cuire les aliments qu'ils se procuraient au hasard de réquisitions ou de pillages. Ils en étaient réduits souvent à manger des pommes vertes ou des légumes crus qu'ils raffaient dans les champs. Ils manquaient d'eau potable. Enfin, ils logeaient au hasard de campements sordides. Toutes ces conditions matérielles lamentables étaient propices au développement de maladies infectieuses et contagieuses. La dysenterie, la variole et la typhoïde firent des ravages. Quelques médecins et chirurgiens accompagnaient l'armée vendéenne, mais en nombre insuffisant et sans qu'il y eût à proprement parler de service de santé organisé.

Putod était trop heureux de jouer les grands chefs militaires pour s'abaisser au rôle d'officier de santé. De Fougères, il adressait aux communes des ordres de réquisition, accompagnés parfois de menaces.

Par exemple, aux « ci-devant officiers municipaux » de Saint-Hilaire-du-Harcouët : « Si dans deux fois vingt quatre heures, vous ne m'envoyez pas tous les hommes de votre commune capables de porter les armes, avec des fusils et des subsistances, je me rendrai chez vous avec 6.000 hommes pour incendier votre ville et vos campagnes, et si vous vous rendez, nous serons amis et bons Français. Adieu. »

Ordre à Saint-James d'envoyer à Fougères, « lieu de mon quartier-général, tous les hommes en état de porter les armes », sinon, « je vais avec quatre mille hommes brûler et piller votre ville et vos campagnes ». Il réquisitionne également « tous les chevaux et tous les grains », « sauf à me répondre sur vos têtes du moindre délai. Obéissez et nous sommes amis, sinon vous me verrez... »

A Avranches, ordre d'envoyer à Fougères « tous les hommes en état de porter les armes, armés de tous les fusils en votre pouvoir et connaissance ». Même menace de brûler et piller la ville. « Croyez que je ne manquerai pas, car je suis mon courrier. Vous m'enverrez aussi tous vos chevaux et vos grains. Vous arborerez les drapeaux blancs, abattez vos faux arbres de l'infâme liberté (de vos jours). Vous sonnerez le tocsin pendant 24 heures. Obéissez et vous serez mes amis. »

Tous ces ordres sont signés : « *Putod, général de l'Armée catholique et royale de Fougères.* »

La part de forfanterie, de la mégalomanie est plus grande que celle de la méchanceté. Putod n'était pas aussi cruel que ses ordres pourraient le laisser supposer. A Fougères, il avait sauvé la vie de deux chefs républicains, Rallier et d'Obenheim,

et celle d'un de ses confrères qui était républicain, Le Breton, qu'il nomma médecin de l'Armée catholique et royale ». Le Breton soigna les Vendéens malades ; sa maison fut cependant pillée, mais il dut à Putod d'avoir la vie sauve.

On voit encore Putod signer un laissez-passer pour un officier municipal républicain chargé des subsistances, le citoyen Lemeunier-Godinière, dont, pour la circonstance, il attesta qu'il était « bon royaliste ».

Un trait d'humanité lui fait encore plus d'honneur. Le château de Fougères avait été enlevé de vive force par les Vendéens. La garnison républicaine qui le défendait s'élevait à 1.500 hommes selon les uns, à 800 selon les autres. Ce fut Putod qui obtint des chefs vendéens que les soldats républicains seraient épargnés. « Ils furent envoyés à Rennes après avoir fait la promesse ordinaire de ne plus servir contre l'armée royale. » Les Vendéens furent mal payés de retour, car, quelques jours après, les républicains, ayant repris Fougères, massacrèrent les blessés et les malades qui se trouvaient à l'Hôtel-Dieu où des scènes d'atrocité se déroulèrent sous les yeux des religieuses épouvantées, comme en fait foi une lettre du médecin Gainou à Robespierre.

A Avranches, où il fut vers le 15, Putod logea chez l'aubergiste Guillotin — un nom prédestiné ! — au n° 40, rue de la Constitution, avec plusieurs chefs vendéens.

Il n'y resta pas longtemps. Dès le 17, l'armée vendéenne qui n'avait pas réussi à enlever Granville, battait en retraite. Le 19 et le 20, elle reflua sur Pontorson et sur Dol, où elle espérait pouvoir prendre quelque repos. Mais les troupes républicaines la harcelaient et, le 22, un furieux combat se livrait à Dol où, pour la dernière fois, les Vendéens eurent l'avantage.

Le dernier ordre de réquisition, signé de Putod, est daté du 20 novembre. Ce jour-là, il se trouvait à Dol. « *De par le Roy donnez un quartier de mouton. Putod général.* » En l'absence de boucherie, billet fut remis au garde-magasin Abraham Vesset.

Le pauvre général n'attendit même pas son armée. Le 21, il était au village de Beaumont, près de Combourg. C'est là que deux cultivateurs l'arrêtaient, avec son domestique Jean Gourdelier. On les amena au Comité de surveillance de Combourg qui, séance tenante, les fit conduire à Rennes. Comment Putod, qui se vantait d'avoir tué en duel tant de Jacobins et tenu tête à 2.000 personnes au Palais-Royal, Putod, que la Marquise de la Rochejaquelein

a peint « chargé de pistolets et armé jusqu'aux dents », n'opposa-t-il pas la moindre résistance aux deux cultivateurs qui le mettaient en état d'arrestation ?... C'est que les « fanfarons et les duellistes sont de faux braves », faisait observer spirituellement la marquise.

Putod et Gourdelier comparurent le 22 novembre à Rennes devant la « Commission militaire établie par les représentants du Peuple près les armées réunies de l'Ouest et des côtes de Brest ». Terrible Conseil de guerre qui ne badinait pas !

La période d'excitation qui avait suivi la nomination de « général en chef de l'Armée catholique et royale de Fougères » était passée. Putod était tombé dans une période de dépression telle que, devant la Commission militaire, il en vint à nier son titre même de général !

A cet égard, l'interrogatoire, conservé aux Archives d'Ille-et-Vilaine, est curieux à conserver :

Putod se déclare « natif de Besançon » — c'était inexact — exerçant à Fougères « la profession de médecin pour les pauvres ». Espérait-il apitoyer ainsi ses juges ?

Il dit n'avoir « aucun poste dans l'armée catholique », alors que, on l'a vu, ses moindres ordres de

réquisition étaient pompeusement signés : *Putod, général de l'Armée catholique et royale !*

— Des dépositions prouvent que vous avez exercé les fonctions du généralat.

Et Putod répond :

— C'est que le public s'est mépris sur la mission que l'armée catholique voulait me donner.

On lui reproche d'avoir prêché à Fougères dans la chaire de Saint-Léonard et d'avoir dit qu'il ferait venir 10.000 hommes pour écraser Fougères.

Putod se défend d'avoir proféré des menaces contre Fougères. Cependant, les billets signés de sa main aux officiers municipaux des petites villes de Saint-James, d'Avranches et de Saint-Hilaire menaçaient de les « brûler et piller », si elles n'exécutaient pas ses ordres, dans les « deux fois vingt quatre heures ».

On lui objecte que des témoins avaient vu sa femme se jeter à ses pieds et le supplier d'éloigner ces 10.000 hommes, mais que lui la repoussa en l'injuriant et la menaçant de la faire fusiller.

Emphatique, comme dans ses écrits, Putod traite ces témoins d'imposteurs et déclare :

« ...J'aime ma femme à l'adoration et je suis

incapable de pareils traits qui répugnent à l'humanité et à la nature. »

Par ailleurs, on a tout lieu de croire que le ménage Putod n'était pas des plus unis. Le bruit en courait à Fougères avant les événements auxquels le médecin fut mêlé. Après l'exécution de son mari, ses biens ayant été confisqués, Mme Putod déposa une requête tendant à avoir main-levée des scellés apposés sur ses effets. Un avis favorable fut accordé, ainsi conçu :

« Les actes qu'invoque la Veuve Putod conservent toute leur force et elle demeure fondée à en réclamer l'effet. Il y a d'autant plus de justice à l'en faire jouir que ses sentiments ont toujours contrasté avec ceux de son mari, qu'elle n'a jamais embrassé ses folies et ses extravagances, *qu'elle a même toujours paru les condamner...* »

Toutefois, il faut rappeler qu'en 1792, les époux Putod s'étaient fait par-devant notaire donation mutuelle de leurs biens.

Une réponse de Putod à l'interrogatoire montre bien dans quel état de dépression il se trouvait :

— « Ma faute, dit-il, est de m'être joint à eux (les Vendéens), mais je ne les connaissais pas sous

ces rapports. Dès que j'ai connu leurs sentiments, j'ai profité du premier instant favorable pour fuir ».

Le mythomane et le cyclothymique se révèlent dans cette réponse. Que Putod, « faux brave », ait cherché à fuir après l'échec des Vendéens devant Granville, c'est exact, puisqu'il était le 20 à Dol, et le 21 à Combourg, alors que le 22 les Vendéens se battaient à Dol. Mais qu'il invoque comme raison de sa fuite la connaissance de leurs sentiments, ce n'est plus vraisemblable. Du 3 novembre, date de l'entrée de l'armée vendéenne à Fougères, au 21 novembre, date de son arrestation à Combourg, il avait eu le temps de se faire une opinion. Et le 20, il signait encore à Dol un ordre de réquisition, débutant par un solennel « De par le Roy... » !

A la période d'exaltation qui avait suivi sa nomination de général de l'Armée catholique et royale de Fougères, succédait la période de dépression. Les événements suffisent à expliquer ces oscillations dans l'état psychique de Putod. On ne peut même dire qu'il ait sérieusement tenté de se défendre devant le Conseil de guerre. Il lui demande seulement d'entendre des témoins qui « pourront témoigner à sa décharge ». Implacables, les juges révolutionnaires de Rennes ne le lui accordèrent point. Ils déclarèrent « Hippolyte Putod, âgé d'environ 40

ans, domicilié à Fougères et y exerçant la profession de médecin, convaincu d'avoir recruté pour l'armée des brigands dans laquelle il a occupé le grade de général et d'avoir forcé les habitants des campagnes de délivrer des grains à cette armée. » Il est à remarquer qu'on ne fait pas mention dans les pièces du procès d'une participation de Putod aux combats livrés par l'armée vendéenne. Il semble bien que sa bravoure ait été toute verbale.

Putod et son domestique Jean Gourdelier furent condamnés à mort et exécutés dans les 24 heures.

La guillotine était dressé sur la place du Palais à Rennes, face à l'ancien Palais des Etats-Généraux (aujourd'hui Palais de Justice), où Mme de Sévigné avait sa loge. Il y avait tant d'exécutions, a écrit un témoin, que « le sang des victimes se mêlait à l'eau fangeuse des ruisseaux. Des bandes de chiens venaient savourer ce hideux régal que la Révolution leur offrait. Une fois, parmi ces animaux que leur effroyable pâture changeait en bêtes féroces, il s'éleva une lutte générale et furieuse. Ils se roulèrent, ils se vautrèrent dans la mare de sang formée près de l'échafaud. L'impression de ce spectacle fut telle que les autorités ordonnèrent de tenir désormais les chiens à l'attaché et la guillotine fut dressée sur l'é-

gout de la place du Palais, afin que, par ce canal, le sang humain disparût immédiatement sous terre ».

Nous ne savons ce qu'il advint du corps de Putois supplicié. Il semble qu'après son exécution, les Fougérais aient gardé volontairement et prudemment le silence. Sa veuve survécut à ces journées tragiques jusqu'en juillet 1827. Elle continua le commerce de toiles et amassa suffisamment de fortune pour acquérir le bel hôtel de Marigny, sis au n° 18 de la rue Chateaubriand d'aujourd'hui, et qui avait appartenu, en effet, à la sœur aînée de Chateaubriand, la Comtesse Marie-Anne de Marigny. Avant la Révolution, René vint souvent chez sa sœur, dans cet aristocratique hôtel qui devait devenir la demeure de la veuve de l'ancien médecin, promu au grade éphémère de général de l'Armée catholique et royale de Fougères et mort sur l'échafaud à Rennes le 23 novembre 1793.

CONCLUSIONS

I. — Hippolyte Désiré Putod, docteur en médecine de la Faculté de Besançon, est un des médecins de l'Ancien Régime qui exerçaient dans une petite ville de province où ils ont contribué à préparer la Révolution française. L'action personnelle de Putod à Fougères et le livre dont il est l'auteur, *Le Vrai Patriote*, paru en 1789, établissent pour sa part l'influence des médecins dans les origines intellectuelles de la Révolution. Cette influence est confirmée par la collaboration de nombreux médecins à l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, dont les idées ont inspiré Putod dans *Le Vrai Patriote*.

Il y a là des faits intéressants pour l'histoire de la Médecine, et nous nous sommes efforcé de les mettre en lumière.

II. — La personnalité de Putod présente aussi un intérêt au point de vue psychiatrique. C'était un mythomane, un mégalomane et un cyclothymique. Peut-on aller jusqu'à dire que c'était un hypomaniaque ? En tout cas, il présentait des états tour à tour d'excitation et de dépression qui n'étaient pas complètement normaux.

Comme de nombreux personnages des périodes révolutionnaires, Putod peut être rangé dans la catégorie des excités sur lesquels les événements réagissent d'une façon fâcheuse, et qui eux-mêmes contribuent à charger l'atmosphère de psychose aussi néfaste pour les individus que pour les collectivités. Putod a finalement été la victime de cet état de déséquilibre mental.

Vu : *Le Doyen,*
G. ROUSSY.

Vu : *Le Président,*
LAIGNEL-LAVASTINE

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY

BIBLIOGRAPHIE

- AUBRÉE (Etienne). — *Le Général de Lescure et les Vendéens à Fougères*. Paris, Librairie Perrin, 1932.
- BALZAC. (H. de). — *Les Chouans*. Paris, Edition Cornard, 1922.
- CORNILLEAU (Robert, Dr). — *Barbey d'Aurevilly et la Médecine*. Paris, Spes, 1934.
- *Un médecin chef de Chouans à Fougères en 1793*. In *Réveil Fougerais* du 18 mai 1935.
- GABORIT. — *La Révolution et la Vendée*. Paris, Perrin, s. d.
- GORCE (P. de la). — *Histoire religieuse de la Révolution française*. Paris, Plon, 1921.
- [PUTOD]. — *Le Vrai Patriote*. Dissertation philosophique et politique par M. Alitèphe. S. l. 1789.
- *Adresse à l'Assemblée Nationale*. Paris, Senneville, 1791.

LAIGNEL-LAVASTINE. — *La Médecine française sous la Révolution*. In *Progrès Médical* du 19 janvier 1935.

RÉGIS. — *Précis de Psychiatrie*. Paris, Doin, 1923.

REUTTER (Louis, Dr). — *De l'embaumement avant et après Jésus-Christ*, Paris, Vigot, 1912.

ROCHEJACQUELEIN (Marquise de). — *Mémoires*. Paris, Furne, 1889.

